

Les Deux pigeons : Fable de La Fontaine

Numéro d'inventaire : 1979.01969

Auteur(s) : Gaston Géliibert

Type de document : image imprimée

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1885 (vers)

Matériau(x) et technique(s) : papier | impression polychrome

Description : gravure de reproduction chromolithographique sur papier cartonné

Mesures : hauteur : 37,6 cm ; largeur : 27,2 cm

Notes : Illustration de la fable de La Fontaine : "Les deux pigeons" encadrant le texte imprimé.
signature dans la gravure : "Gaston Géliibert" Géliibert (Gaston) : peintre animalier, né à Médouy en 1850. Actif vers 1880-1890

Mots-clés : Littérature française

Discipline et instruction familiale

Filière : aucune

Niveau : aucun

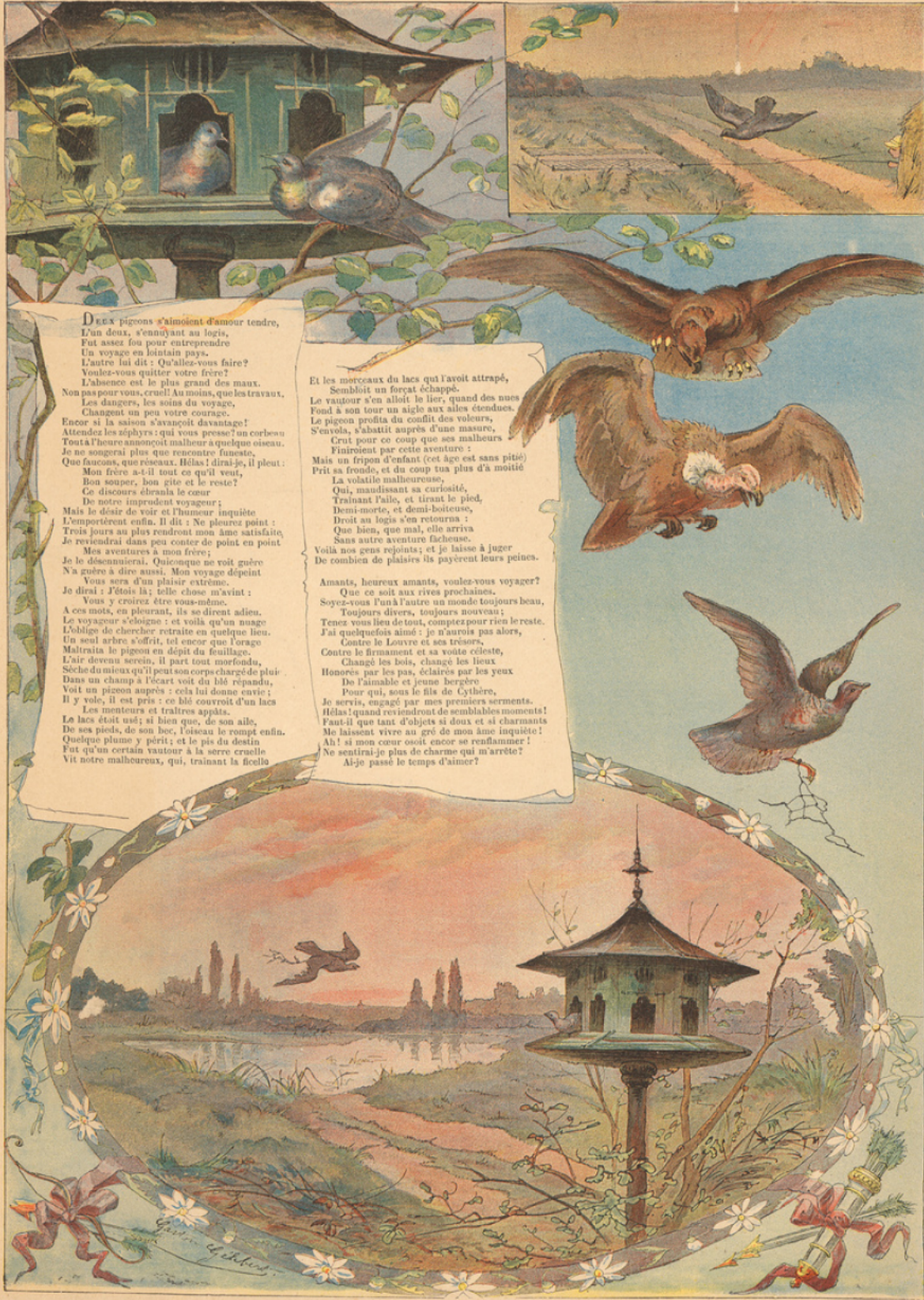
Représentations : représentation animalière : oiseau, pigeon, pigeonnier

Autres descriptions : Langue : Français

ill. en coul.

LES DEUX PIGEONS

(FABLE DE LA FONTAINE)



Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre,
 L'un doux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux.
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage.
 Encor si la saison s'avantçoit davantage !
 Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau
 Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut ?
 Bon souper, bon gîte et le reste ?
 Ce discours ébranla le cœur
 De notre imprudent voyageur ;
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite,
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère ;
 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : J'étois là ; telle chose m'advint :
 Vous y croirez être vous-même.
 A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
 Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
 L'air devenu serain, il part tout morfondu,
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie.
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
 Voit un pigeon auprès : c'est lui donne envie ;
 Il y vole, il est pris : ce blé couvroit d'un laç
 Les menteurs et traltres appâts.
 Le laç étoit usé ; si bien que, de son aile,
 De son pied, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
 Quelque plume y périt ; et le pis du destin
 Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
 Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle

Et les morceaux de laç qui l'avoit attrapé,
 Sembloit un forçat échappé.
 Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
 Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
 Le pigeon profita du conflit des voleurs,
 S'envola, s'abattit auprès d'une massure,
 Crut pour ce coup que ses malheurs
 Fainoient par cette aventure :
 Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
 Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
 La volatile malheureuse,
 Qui, maudissant sa curiosité,
 Traînant l'aile, et tirant le pied,
 Demi-morte, et demi-boiteuse,
 Droit au logis s'en retourna :
 Que bien, que mal, elle arriva
 Sans autre aventure fâcheuse.
 Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
 Que ce soit aux rives prochaines,
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
 Toujours divers, toujours nouveau ;
 Tenez vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
 J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,
 Contre le Louvre et ses trésors,
 Contre le firmament et sa voûte étoilée,
 Changé les bois, changé les lieux
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux
 De l'aimable et jeune bergère.
 Pour qui, sous le fils de Cythère,
 Je servis, engagé par mes premiers serments !
 Hélas ! quand reviendront de semblables moments !
 Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
 Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
 Ah ! si mon cœur osoit encore se rallumer !
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
 Ai-je passé le temps d'aimer ?

